

[Texte]

Mr. Waddell: Maybe, Mr. Spicer, if we gave Canadians a real choice and there were some really good Canadian programs. . . I think one of the problems with our system is that the public broadcasting, the CBC and so on, is underfunded—there have been cut-backs—and the private sector is not really doing its job in producing Canadian programming. I want to ask you with respect to the CRTC—we get a chance to ask the CBC later—how do you think we can get private broadcasters producing real Canadian drama and showing it on our television sets so that the Canadian people—

Mr. Spicer: I do not think exhortation by me or by anybody else alone is enough, and I am under no illusions about that. But I think the new Broadcasting Act does give us some useful tools and the possibility of rewarding good performers in terms of Canadian content with seven-year licences rather than five, for example. We have tougher sanctions.

One of the things we have under way in the last couple of months at the CRTC is to look at the entire range of instruments we can use to influence the private broadcasters—carrots and sticks of all kinds. We are reviewing them from top to bottom, 12 or 15 of them. I want to see, and my colleagues do too, exactly how we can move the private sector—the CBC does not really need this kind of encouragement usually—while respecting that it has its own dynamics and its own creativity, toward a greater degree of Canadianization.

We all know what the realities are. It is the low cost of American productions that are amortized in the United States and sent over to Canada and around the world. Everywhere in the world American programs are being dumped for very small prices. Our private broadcasters face that seduction and that dilemma while trying to earn their way—

Mr. Waddell: That is a seduction and dilemma of making a lot of money because you are buying cheap programs.

Mr. Spicer: Yes, that is right.

Mr. Waddell: Why do you not consider really regulating them, making them put Canadian programming?

Mr. Spicer: You cut me off at my semi-colon. I wanted to continue saying that now that the private sector has these problems and challenges to face we must lean on them and remind them of their duties, because they have a privilege of using public airwaves. I take that seriously. If you read all the royal commissions from Aird to Fowler to Caplan-Sauvageau—not all of them were royal, some of them vice-royal or unofficial—they all said the same: we have to Canadianize more, and so do the laws. But when it came to the regulation, the overwhelming power of the U.S. market always pushes us back. I am going to fight as

[Traduction]

M. Waddell: Monsieur Spicer, si nous donnions un choix réel aux Canadiens, s'il y avait des émissions canadiennes de grande qualité. . . Je pense que l'une des difficultés dans notre régime, c'est le manque de financement du réseau public, de Radio Canada, etc.—il y a eu des réductions—et le secteur privé ne fait vraiment pas sa part dans la programmation canadienne. Je veux vous demander, en ce qui concerne le CRTC—nous aurons l'occasion de reparler de Radio-Canada—comment, à votre avis, il est possible d'obtenir que les radiodiffuseurs privés réalisent des émissions vraiment canadiennes pour diffusion au Canada, de façon à ce que les Canadiens. . .

M. Spicer: Je doute fort que des exhortations de ma part ou de quiconque suffisent; je n'ai aucune illusion à ce sujet. Mais je pense que la nouvelle loi sur la radiodiffusion nous donnera quelques outils utiles à cette fin, et notamment la possibilité de récompenser les bonnes performances au niveau du contenu canadien en octroyant des licences de sept ans au lieu de cinq ans. Nous aurons également à notre disposition des sanctions plus sévères.

Depuis quelques mois au CRTC, nous examinons toute la gamme des mécanismes dont nous disposons pour influencer les diffuseurs privés—les carottes et les bâtons. Nous revoyons toute la liste, 12 ou 15 moyens à notre disposition. Je veux voir, et mes collègues aussi, comment nous pouvons intervenir dans le secteur privé—Radio-Canada n'a vraiment pas besoin de ce genre d'encouragement en général—tout en respectant sa dynamique et sa créativité, afin de promouvoir dans une plus grande mesure le fait canadien.

Nous connaissons tous la réalité. Le facteur déterminant, c'est le faible coût des productions américaines amorties aux États-Unis et ensuite vendues au Canada et ailleurs dans le monde. Partout dans le monde, on écoule des émissions américaines à très bas prix. Face à cette séduction et à ce dilemme, nos radiodiffuseurs privés, qui essaient de se faire un chemin. . .

M. Waddell: Oui, la séduction et le dilemme de gagner beaucoup d'argent parce que vous achetez des émissions à bon prix.

M. Spicer: Oui, en effet.

M. Waddell: Pourquoi ne pas songer à vraiment les contrôler, à leur imposer une programmation canadienne?

M. Spicer: Vous m'avez coupé la parole en plein essor. Je voulais dire que maintenant que le secteur privé fait face à ces problèmes et à ces défis, nous devons exercer des pressions sur les intervenants de ce secteur et leur rappeler leurs obligations, puisqu'ils ont le privilège d'utiliser les ondes publiques. Ce que je prends très au sérieux. Si vous lisez les rapports de toutes les commissions royales—dont certaines n'étaient peut-être pas royales, mais vice-royales, ou même officieuses—de Aird à Fowler à Caplan-Sauvageau—on y trouve partout la même chose: il nous faut un plus haut taux de contenu